

# PETIT COURRIER DES DAMES

PARIS 48, Rue VIVIENNE

MODES DE PARIS - CHRONIQUE BEAUX-ARTS

THÉÂTRE - ÉCONOMIE DOMESTIQUE

## MODES

Le costume de dentelle noire a toujours la vogue, mais il faut sur transparent de couleur sombre, tel par exemple, qu'un certain grenat carminé, quelques tons gris et fauves, font aussi fort bien. On le conserve avec des enlevés de draperies, des tuniques et des paniers diversement relevés; le tout égayé de jolies pendeloques en perles de jais, quelquefois mélangées de chenille.

Cependant la façon droite commence à plaire.

Le dernier costume créé par mademoiselle Thirion, nous montre bien la versatilité du goût. Ce costume, d'une élégance simple, était fait de trois hauts volants de

dentelle de Chantilly, cousus au bord l'un de l'autre et posés sur un tulle grenadine résistant. La jupe, plissée de plis couchés, plus profonds et plus serrés aux lés de derrière, était posée sur un transparent de faille française grenat, ayant au bord deux volants à plis tuyautés. Corsage à taille ronde couvert de den-



Costume en étamine crème uni et étamine imprimée d'un dessin myrte. — Costume en laize de laine.  
Modèles de madame Pelletier-Vidal, 17, rue Duphot, près la Madeleine.

telle plissée faisant gerbe sur la poitrine; la manche plissée est assez épaisse pour se passer de transparent; elle se termine à mi-bras, froncée dans un bracelet de velours. Tour de taille en ruban de moire grenat, et ceinture en moire grenat, à l'enfant de chœur, c'est-à-dire sans nœud de côté, avec deux pans



droits pris sous la ceinture. Cette manière est jeune et charmante pour les jeunes femmes, comme pour les jeunes filles.

La façon de ce costume, qui a valu des compliments à mademoiselle Thirion, est tout à fait neuve. La tournure reste accentuée avec une croupe arrondie qui fait valoir la jupe. On peut remplacer la ceinture grenat par un beau ruban de moire noire, surtout si le costume doit servir à la ville ou à la promenade à pied. Pour tout autre emploi, le ruban de couleur est plus habillé.

Nous croyons que la jupe ronde et simple ne sera pas de longue durée, à cause, un peu de sa simplicité justement exagérée.

Vraiment cette jupe à la paysanne, montée au tour de taille par des fronces régulières et nombreuses, n'a pour elle qu'une certaine originalité. Sans grâce, elle ne peut en donner à la tournure à laquelle elle en ôterait plutôt. Avec cela un corsage à taille ronde à ceinture, avec un col rabattu en dentelle, découpé en longues pointes, la manchette assortie posée à plat sur une manche ronde. L'impartialité nous oblige à signaler cette mode, puisque nous la voyons porter par des élégantes, mais comme nous venons de le dire, elle ne fera pas long feu, croyez-le bien.

Revenons aux jolies façons que nous voyons chez mademoiselle Thirion, 47, boulevard Saint-Michel. Il y en a de droites, de drapées et toutes charmantes dans leur diversité. Des lainages à jour, si à la mode, sont combinés avec de la dentelle de laine, cette dernière disposée tantôt en jupe, tantôt en volant ou encore en spirale formant quille ou courant sur le bas de la jupe. Sur une jupe droite aux lés de derrière plissés, une draperie-tablier s'enfuyant diagonalement, enlève ce que nous trouvons de nu ou de raide; des paniers sont aussi jolis, ils se perdent sous la tunique droite, et des cocardes en ruban les maintiennent à la jupe. Les corsages sont fort gracieux; ils dessinent élégamment la taille et la cambrent bien et les garnitures qui les enjolivent sont choisies et de bon goût. Les visites en dentelle ont un genre comme il faut, la jaquette et la veste une allure sémiillante qui ont fait leur succès. Ajoutons comme dernière séduction que les prix de mademoiselle Thirion sont très raisonnables. Citons un costume en lainage à 65 fr.; en lainage dentelle et taffetas à 200 fr. Des visites charmantes à 80 et 120 fr. et la gentille veste depuis 40 fr.

Le manteau d'été, pour les jours de giboulées, le voyage et la campagne, est une sorte de grande houppelande qui se fait en mohair, en sergé de soie et aussi en foulard de l'Inde. Le premier tissu, le plus simple et à notre avis le plus pratique pour l'usage auquel on le destine, est généralement d'un gris souris ou de ton Saint-Bruno et doublé de soie. Les manches rappellent la visite et les devants droits, un peu écartés l'un de l'autre, forment deux larges plis creux ornés de gros boutons genre tailleur. On y met des poches intérieures dont l'ouverture est masquée par une patte en grosse passementerie de laine qui se retrouve au col montant et au parement de la manche à la Religieuse; cette grosse passementerie a beaucoup de genre.

La serge de soie et le foulard s'ornementent de den-

telle assortie; on en forme des spirales qui courent au bas et remontent en jabot jusqu'à l'encolure qu'elles contournent. A la manche une profusion de coquillés, ainsi qu'à la fente de la poche. On pousse l'élégance jusqu'à mettre des coques et des pans en ruban soulévant les coquillés des spirales et des attaches qui tombent comme de longues guides. Vrai, cette houppelande ainsi enrubannée, doit être bien gênante pour les excursions, les ascensions et la vulgaire partie de campagne. Il nous semble aussi que la bonne humeur doit en souffrir, si l'on est pris par une averse, et cependant cette houppelande est faite en prévision des surprises désagréables du temps.

A-t-on rien vu de plus étrange que cette capote que les jeunes femmes et les jeunes filles perchent sur leur coiffure? On cherche, sans trouver, à lui donner un nom. Cette sorte de fer à cheval laisse le casque complètement découvert. C'est un fouillis de dentelle, d'où s'élancent, menaçantes et superbes, des gerbes de fleurs, des cornes et des coques de ruban, une aigrette sur laquelle un mignon colibri essaie ses ailes avant de prendre son essor. Cette capote lance des fusées de fleurs; c'est un cratère d'où partent, mêlés et confus, des fleurs et des épis, des oiseaux effarouchés, des ailes, de gentilles têtes au bec ouvert qui semblent les débris d'un cataclysme. C'est tout un monde d'imagination que cette capote, dont les légères brindilles et herbes folles ont un mouvement négatif ou affirmatif, selon que la tête qu'elle domine s'incline de droite à gauche ou de haut en bas. Les femmes et les jeunes filles la trouvent adorable; — c'est leur expression — et voilà que des fillettes de quatorze ans veulent s'en parer. Halte-là! doivent dire leur maman, car cette coiffure, en leur donnant une ressemblance avec de petits singes habillés, les vieillirait et les rendrait ridicules. Nous avons une très gentille filleule qui touche à ses quatorze ans, et dont la suprême joie serait de se parer, pour le rôle de demoiselle d'honneur qu'elle est appelée à remplir prochainement, d'une de ces pittoresques capotes. Nous avons ouvert des yeux étonnés, nous avons même ri, en l'entendant exprimer ce désir; là s'est bornée notre critique, nous réservant de mettre sous ses yeux notre façon de juger ses prétentions à la *Demoiselle*.

CORALIE L.

#### LAIT ANTÉPHÉLIQUE DE CANDÈS

26, boulevard Saint-Denis.

Le *Lait antéphélique* est surtout indispensable pendant cette saison brûlante, non seulement il enlève les taches de rousseur, mais il dissipe, presque instantanément, les rougeurs et les boutons occasionnés par la chaleur, le hâle, les rugosités, les efflorescences; il fait disparaître à l'instant même l'inflammation causée par les piqures des insectes, et son emploi, mélangé d'eau, éloigne ces minuscules ennemis.

On trouve toujours cette excellente eau de toilette boulevard Saint-Denis, 26, chez Candès et Compagnie qui l'envoie *franco* contre un mandat poste de 5 francs.

#### CORSET-CUIRASSE

De madame Emma Guelle, 11, avenue de l'Opéra.

Il nous a été demandé par de nouvelles abonnées quelles



sont les différentes formes de corset créées par madame Emma Guelle et les avantages qu'elles offrent sous le rapport de l'hygiène et de la coquetterie. Nous répondrons que tous les corsets de madame Emma Guelle — qui a reçu la médaille d'or — ont une coupe parfaite qui soutient la taille sans la fatiguer ni la gêner, que cette coupe modifiée suivant la taille, l'allonge, la rend élégante, svelte, élancée, sans raideur, lui laissant la souplesse naturelle; le bas du corset emboîte les hanches, et l'on s'y sent à l'aise. Pour les jeunes filles ayant une tendance à se plier, devrais-je dire, à se voûter? le corset à épaulières est on ne peut mieux compris, et la disposition de ces épaulières fait redresser petit à petit le corps et le maintient. Il comporte un baleinage spécial. Le corset du matin sans busc, sans ressorts, sans baleines convient aux personnes malades et à celles qui ayant abandonné le corset à la suite d'une maladie, désirent en reprendre l'usage. De plus, des corsets sont créés pour chaque dame, suivant les conseils du médecin et les différentes maladies. Le corset orthopédique vient au secours de toutes les difformités, et le coussin creux, création de madame Guelle, évite tous les inconvénients des coussins faits de filasse de laine et même de crin. A tous ses corsets madame Guelle pose le busc articulé, incassable, dont elle est l'inventeur et qui a l'avantage sur les buscs ordinaires, de se prêter à tous les mouvements sans gêner et sans qu'il soit à craindre de le casser. Il offre cependant la résistance voulue; il est fait de plusieurs lames minces d'acier entaillées et prises les unes dans les autres.

HYGIÈNE

Parfumerie Guerlain, rue de la Paix, 15.

Comme l'hiver, l'été a son influence souvent fâcheuse pour le teint; il faut donc par l'emploi de quelques bons cosmétiques, se prémunir contre les boutons, les rougeurs et les taches de rousseur qui viennent endommager le visage. Ce n'est point en faisant usage de nombreux cosmétiques que l'on obtient un bon résultat; peu, mais très bons, voilà notre conseil. En ce moment se servir de la lotion de Guerlain; on en imbibe un linge fin que l'on passe sur le visage, puis on l'essuie légèrement; un flacon suffit pour deux mois. La poudre de Cypris pour le saupoudrer. Pour les mains, l'Amidine de guimauve aux pistaches, analogue aux poudres d'amandes, leur est supérieure. Mais les meilleures préparations ne produiraient aucun effet, si l'on se servait d'un savon ordinaire. Nous recommandons donc toujours le savon Sapoceti; le prix varie suivant le parfum, mais la base ne varie pas: c'est le blanc de baleine dont les propriétés adoucissantes entretiennent la blancheur et le velouté de la main. A l'amande, ambrosie,

fleurs des Alpes, bouquet Hespéride, il coûte 1 fr. 50; à la verveine, œillet-rose, magnolia, fleur d'oranger, bouquet, benjoin, acacia: 2 fr.; jockey-club, mousseline, gardénia: 2 fr. 50 c.; fleurs d'Italie, violette, rose, blanche: 3 fr. et 4 fr. au réséda; il faut donc avant tout faire usage d'un très bon savon. Les odeurs à la mode sont: le bouquet Marie-Christine, l'héliotrope blanc, le parfum de l'Exposition et l'eau de Cologne ambrée.

TISSUS NOUVEAUX DE LA COMPAGNIE DES INDES  
Rue du Quatre-Septembre, 27.

Les tissus à jours, en tous genres, sont ceux dont le succès s'annonce le plus éclatant cette année; les canevas,

les cottes de mailles, les résilles, les filets de tous genres; tout cela représentera la suprême élégance. Dans ces jolis tissus remarquons la Dentelle Renaissance mise à la mode par la Compagnie des Indes et coûtant 5 fr. 90 le mètre en grande largeur. Les teintes nouvelles sont tabac, gland de chêne, amadou, feuille morte, noisette, amande: le filet pêcheur grosse résille en bleu acier, ficelle, beige, noir, coûte: 8 fr. 75 c. le mètre. Pour toilettes de bains de mer et de campagne, il y a de charmants Ecosais, grands et petits, dont le costume de 8 à 9 mètres s'élève à 20, 25 et 30 fr. Ce ne sont que des coupes de métrage indiqué: la valeur réelle, si les pièces étaient complètes, serait de 40 à 60 fr. le costume; il y a également des coupons de cachemire brodé grande largeur, de 5 à 6 fr. le mètre, valant 10 à 12 fr., mais ces écosais font surtout la joie des femmes économes, car on fait son costume chez soi, sans y mettre la moindre garniture, la jaquette pareille ouverte et flottante sur le devant. Si l'on veut faire un costume plus simple, c'est-à-dire jupon uni et corsage à pointes, 5 à 6 mètres suffisent en



Costume en voile de m saine gris et pékin, voile et velours.  
De mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

grande largeur ou 10 mètres en petite largeur pour jeunes filles; pour dames on prend 7 mètres.

MM. Roullier frères font les merveilleux foulards à petits motifs fond bleu anglais, bleu marine, feutre, tabac, mousse, noir, loutre, avec losanges, pavés, pois, demi-lunes, dans les prix de 5 fr. 25 le mètre en 70 centimètres de largeur, d'un usage excellent.

Les surahs glacés quadrillés et unis, les satins merveilleux, les jolies louisines sont tous du domaine de ces ravissantes soies du Levant, dont MM. Roullier frères ont le privilège spécial.

Les tissus unis, les cachemires des Indes, le voile, la mousseline de laine, enfin tous ces fins tissus d'été, se trouvent dans cette maison, à des conditions exceptionnelles.



MM. Roullier frères enverront *franco* leur collection d'échantillons, à celles de nos abonnées qui en feront la demande, avec prière de vouloir bien la renvoyer, sitôt leur choix arrêté.

MANUFACTURE DE BALEINES

Maison Landry, 70, boulevard Sébastopol.

Nous ne devons pas nous occuper ici exclusivement de la toilette de nos lectrices, sans chercher à les éclairer sur des questions d'hygiène et d'économie.

Il n'est point de détail, quelque insignifiant qu'il paraisse, qui n'attire notre attention.

Il existe dans le commerce une sorte d'enveloppe contenant un ressort et que la couturière applique simplement avec quelques points. On a donné à cet objet le nom de *baleine-application*.

Il est du reste facile de se convaincre de ce que renferme le ruban d'enveloppe : piquez avec une aiguille ; si l'aiguille traverse, c'est la baleine ; si elle rencontre résistance, c'est de l'acier, c'est-à-dire du ressort.

Le meilleur moyen d'éviter cette contrefaçon, c'est de conseiller à nos couturières d'acheter leurs baleines dans la maison Landry. Il ne sort de là que de bonne et vraie baleine, qui fait un excellent usage et n'enlève rien à la taille de sa souplesse et de sa grâce.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 205 et 207)

*Costume en étamine crème uni et étamine imprimée d'un dessin bronze.* — Jupe en étamine, ornée de trois velours bronze posés en cercle et plissée verticalement, avec un dessous en taffetas. Polonaise en étamine imprimée, ouverte de côté ; un revers en velours myrte près du poulx chiffonné : une draperie en étamine unie s'enfuit de côté et forme comme un dessous à la polonaise. Un plastron plissé en velours myrte et une manche faite de deux bouillons, séparés par un bracelet en velours arrêté extérieurement sous un nœud. Ceinture et flot de ruban ottoman.

*Costume en laize de laine.* — Jupe en satin d'été crème, couverte d'une jupe en laize plissée ; tunique en laize dra-

pée derrière en trois étages : les plis arrêtés de côté par des choux en ruban de moire rose ancien. Corsage en satin ouvert sur une chemisette en laize ; manche drapée de laize avec un nœud en ruban de moire.

*Costume en voile de misaine et pékin, voile et velours.*

— Jupe en taffetas avec un frisottant de satin qui dépasse la jupe, laquelle est en pékin pour le tablier, et en voile plissé pour les lés de derrière qui tombent droit. Pointe-châle drapée en tablier. Corsage à petite pointe, orné de breillets en velours qui se prolongent également au dos. Un grand revers prend la partie extérieure de la manche.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4524

TOILETTES DE PROMENADE

*Costume en voile beige.* — Jupe ronde garnie de cinq rangs d'effilé Tom-Pouce de ton foncé disposé en dents. Tunique relevée à gauche, arrondie aux lés de derrière, lesquels tombent presque droit. Corsage à pointe tout garni devant d'effilé. Pardessus en tulle dentelle, garni de deux volants avec de beaux motifs en perles de jais disposés en épaulette sur le dos où il dessine une pointe et dans l'angle de la basque. Un jabot très fourni et des attaches en ruban ottoman. — Bas marron. — Souliers en chevreau beige. — Capote faite d'un treillage en perles de jais avec une passe en petite dentelle et un poulx de fleurs. — Gants de Suède. — En-cas en surah beige couvert de dentelle. Nœud en satin rouge.

*Costume en faille française mousse.* — Sous-jupe en

taffetas sur laquelle est appliquée, à gauche, une superbe broderie de perles multicolores de ton éteint ; sur cette broderie, s'enfuit un tablier en faille française joliment drapée de plis fuyants. Par apposition, la tunique tombe droite avec une quille faite de trois rangs de ruban ottoman, disposée en trois longues coques superposées et attachées à la jupe au tiers de la longueur ; d'autres coques sur la tournure et un ruban passant dessous pour se fixer du côté opposé par un flot. Corsage avec une broderie en plastron, col droit, manche ronde à poignet ouvert de côté, et un nœud — Chapeau en paille mousse, bord rond tendu de velours. Draperie en ruban étamine brodé de perles avec des pans en éventail. — Bas de soie grenat. — Souliers vernis à cothurnes. — Gants de Suède. — Ombrelle en faille mousse, doublée de soie cerise.

PENSÉE

Pourquoi, si vous êtes bon, ne pas vous contenter de cela, puisque rien n'est plus beau ni meilleur ? La bonté n'a pas de plus aimable compagne que la simplicité. Ne mêlez ni artifice ni jeu d'esprit à la manifestation des sentiments généreux ; il suffit qu'ils soient

seuls pour avoir tout leur prix. Votre esprit, quelque fin qu'il soit, sera toujours petit à côté de votre cœur. Il n'est pas de bon mot qui vaille un bon office.

CHARLES ROZAN.

(Au milieu des hommes.)





4524

## Journal des Demoiselles

Modes de Paris.

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Vivienne, 48.

Coiffures de M<sup>lle</sup> VIDAL, 101, r. de Richelieu - Stiffes en foulard de la COMPAGNIE DES INDES, 27, r. du 4 Septembre.  
Parfumerie de la M<sup>me</sup> GUERLAIN, 15, r. de la Paix - Corssets Cuirasse de M<sup>me</sup> EMMA GUELLE, 11, Avenue de l'Opéra.



## CHRONIQUE



**S**i jeunes que vous soyez en ce moment, mesdames, il est fort à croire que vous achèverez votre carrière ici-bas sans rencontrer de nouveau, sur cette route si peu large mais si peu longue de l'existence humaine, un second Victor Hugo. Aussi, puisqu'on m'a confié la tâche souvent difficile de résumer, à votre intention, les épisodes petits ou grands dignes d'attirer votre curiosité ou de former votre jugement, je veux essayer de dégager la vérité impartiale de ce cahos de phrases qui frappent vos oreilles depuis un mois à propos de cet homme.

Sans doute il y a quelque hardiesse à tenter cette entreprise, à vouloir apprécier en quelques lignes les côtés divers d'une cérémonie qui a occupé l'Europe entière et mis sur pied plus d'un million d'hommes; à dire avec l'assurance d'un censeur profond : on a bien fait d'aller jusqu'ici; on n'aurait pas dû aller jusque là. Mais c'est un rôle que nous devons jouer souvent, nous autres femmes, chargées de vous élever, vous qui êtes les femmes de l'avenir. Et, ce rôle, nous le remplissons bien mieux qu'on ne pourrait le croire parce que nous n'avons pas, pour nous égarer, l'ambition et la passion politique, ces deux funestes conseillères qui ont fait un si scandaleux tapage autour du cercueil de ce mort illustre.

En résumé, pourquoi Victor Hugo méritait-il incontestablement d'avoir des obsèques grandioses, *Européennes*, différentes, autrement dit, de celles qu'on fit, depuis le commencement du siècle, à de grands littérateurs, à de grands poètes?

Eh! c'est précisément parce que ceux-là n'étaient que *grands*. Le mort de l'autre jour était quelque chose de plus : c'était un *génie*.

Vous allez me demander : qu'est-ce que c'est que le Génie, ce don mystérieux qui vaut à celui qui en est doué, des honneurs presque divins? Hélas! voilà une question qui attendra longtemps sa réponse. Qu'est-ce que la lumière? Les philosophes nous l'apprennent compendieusement, mais que nous le comprenons mieux en essayant de fixer, une demi seconde, le disque glorieux du soleil! Eblouis, nos yeux se referment. Nous n'avons plus envie de demander : qu'est-ce que la lumière?

C'est aussi à une sorte d'éblouissement qu'il produit en notre âme que nous reconnaissons le Génie. Le talent éclaire, il plaît, il étonne, mais il n'éblouit pas. *Quelques-unes d'entre-vous ont entendu la Juive à l'Opéra*. Quelle délicieuse soirée! quelle charmante musique! que d'impressions agréables vous avez ressenties!

Avez-vous entendu *Guillaume Tell*? Si vous êtes organisées pour l'art, si vous avez en un mot, des yeux pour subir l'action de ce soleil sans nuit, vous aurez sans doute éprouvé, en face de l'immortel chef-

d'œuvre, certains chocs intérieurs que la *Juive* n'avait pas produits en vous. Par exemple, à la fin du deuxième acte, quand les Suisses des trois cantons convoqués au Grütli se sont rejoints, que le serment héroïque est sorti de leur poitrine et que, sous les premiers rayons de l'aurore dorant les neiges éternelles des monts voisins, ils font éclater le cri : aux armes! vous avez senti courir sur votre épiderme un frisson inexplicable, sensation divine du Beau. C'est que Rossini avait le Génie, tandis qu'Halévy n'est qu'un compositeur de suprême talent. Meyerbeer avait le Génie : écoutez, sans frémir, la *Bénédiction des Poignards*!

Rien de plus délicieux à regarder que les Vierges de M. Bouguereau. Allez au Louvre voir les Madones de Raphaël! Ici, c'est le Génie.

Corneille et Racine ont eu du Génie; ils en ont eu, à mon avis, plus que Victor Hugo ou, pour mieux dire, ils l'ont eu plus facilement et plus habituellement.

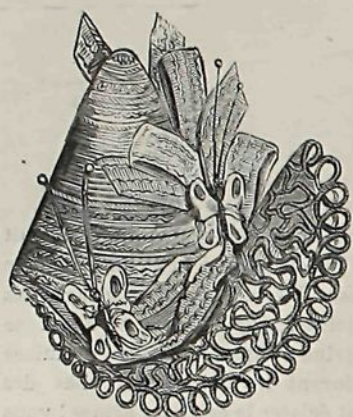
« Alors, allez-vous me dire, pourquoi leur enterrement n'a-t-il pas fait, il y a deux siècles, la centième partie du bruit qui s'est élevé autour du cercueil de l'auteur des *Orientales*?

Nous touchons au vif de la question et la réponse expliquera tout ce qui s'est passé la semaine dernière. Corneille et Racine étaient des hommes de Génie et pas autre chose. Victor Hugo était un révolutionnaire qui avait du Génie et c'est une idée plutôt un système d'idées qu'on a glorifié en lui. Supposez qu'il eût écrit, à lui tout seul, *Cinna*, *le Cid*, *les Horaces*, *Phèdre*, *Athalie* et *Britannicus*. Certes, ce serait un beau bagage littéraire, mais combien de Parisiens s'y fussent sentis véritablement intéressés? Qu'importe à nos foules d'aujourd'hui d'être émues par la clémence d'Auguste, l'amour de Chimène et la vaillance de Rodrigue, le patriotique héroïsme des premiers Romains, l'innocence persécutée d'Hippolyte, en un mot par le Génie ayant le Beau pour préoccupation unique et pour but absolu?

Le Génie de Victor Hugo parut moins désintéressé, quelle que fût, d'ailleurs, la hauteur de son vol. Il peignit des bandits en rivalité amoureuse avec des rois, et les surpassant par mille qualités généreuses. Il montra une reine subjuguée par un laquais et, de fait, ne trouvant ni dans son royal époux, ni dans les plus grands personnages de sa Cour aucun être humain qui approchât de Ruy-Blas, sous le rapport de l'honnêteté, de l'abnégation sublime et même de l'intelligence. Il montra des bouffons terrassant des princes vicieux sous leur pied vengeur. Il mit en scène des prêtres coupables et sans conscience, des moines débauchés et imbéciles. Le sujet pouvait perdre au point de vue des proportions; il gagnait incontestablement au point de vue de l'actualité, du moins selon le goût des nombreux citoyens qui professent pour les rois, les seigneurs, les prêtres et les moines une haine

(La suite à la page 212.)





Chapeau de campagne.

*Chapeau de campagne en paille de fantaisie forme conique.* — La passe est faite d'un agrément à jour en paille. Des rubans en étamine brodée de couleur forment des coques disposées en aigrette. Deux papillons sur le côté.

*Chapeau de bain de mer.* — Drapé d'un madras à carreaux rouges et blancs, noué derrière d'une seule coque.

*Visite en dentelle.* — Le milieu du dos est en tissu brodé de perles plomb, et les côtés en laize de laine; deux dentelles au contour. La

Visite en dentelle, de M<sup>me</sup> Pelletier-Vidal.

Chapeau de bain de mer.

manche, genre Henri II, est en faille française, et terminée par un volant; elle tient au devant et au dos.

*Plastron en dentelle matelassée.* — Sous la ceinture de satin se fronce une dentelle matelassée que l'on dispose en pointe, on y place un bouquet de fleurs. Un flot de ruban mêlé de pendrilles sur le côté, un autre en aiguillettes piquée près du col droit à pointes cassées.

*Fichu en étamine pointillée de chenille grenat.* — Tour du cou en velours fermé, en patte, par un caillou du Rhin. Ruban saumon clair, avec flots coquillant de côté; une dentelle brodée de légers motifs or soulève un dessus de coques en étamine gracieusement chiffonné.

*Jupon pour costume habillé, en nanzouk.* — Le devant plat est orné de plis, d'un entre-deux et d'une dentelle. La demi-traine se compose de deux volants richement ornés de dentelle et d'entre-deux, et de trois autres avec plis et empesés.



Plastron en dentelle matelassée. — Fichu en étamine pointillée de chenille, de M<sup>me</sup> Pelletier-Vidal.



Jupon en nanzouk.  
De madame M. Bordereau, 32, rue du Sentier.





Costumes de M<sup>lle</sup> Vidal, 104, rue de Richelieu.

*Costume en tissu toile d'araignée moka et dentelle de laine blanche. — Jupe en taffetas, au bas un plissé en toile d'araignée. Une quille faite de cinq rangs de dentelle ficelle et or sépare les lés de derrière qui sont plissés et droits, de la draperie-tablier que des plis relèvent régulièrement; un velours de ton foncé est posé parallèlement à la quille qu'il borde d'un côté; au bas du tablier, une dentelle; corsage à ceinture. Le côté droit qui cache en partie le gauche, se drape de plis biaisés, et la partie dépassant la ceinture forme de côté une large coque qui descend sur la quille. Ceinture en passementerie brodée de perles mordorées. Ornement assorti à l'encolure et à la manche, qui reçoit en outre un nœud en ruban.*

*Robe de château en voile de misaine gris argent et limousine mais. — Jupe en limousine mais ornée*

*de trois grands plis rabattus, le premier dépassé par un plissé en voile. Jupe à demi-traine carrée avec un faux ourlet mais que laissent voir le plissé et le drapé de la jupe. Le drapé se compose, pour le côté gauche, du pli châtelaine qui laisse voir le jupon mais, et pour le droit, de quelques plis qui se perdent sous les tuyaux montant la jupe. Corsage à basque plissée et rapportée à la taille; les devants, également plissés, s'ouvrent en V sur une chemisette mais froncée à un empiècement carré, le tout fermé par des boutons. Col droit en limousine. Manche montée par des plis, avec trois coques en ottoman mais tombant en épaulette, le bas serré dans un haut poignet en limousine boutonné extérieurement. Ceinture en ottoman arrêtée derrière par un nœud à l'enfant. (Patron découpé du corsage.)*



dont il ne s'agit point ici d'apprécier la cause ou de discuter le fondement.

Le Poète fit plus encore. Il déposa sa lyre, quitta la robe blanche et les bandelettes d'or, endossa une vareuse, se coiffa d'un képi et parut dans les Assemblées publiques. Ce n'est pas à nous à chercher ce qu'il put y dire ou y faire. Il est certain qu'il s'y posa en flatteur de la multitude, en avocat des citoyens « égarés », en ennemi mortel ou plutôt immortel de la tyrannie, divine et humaine. On a vu, de nos jours, des gens habiles se préparer de magnifiques enterrements, en usant de ces seuls moyens. A cette habileté, joignez la sublimité d'un vrai génie, ajoutez à ces harangues, à ces mots de tribun poursuivant la popularité, l'écho sonore de vers aussi beaux qu'aucun de ceux qui sont jamais sortis d'une bouche humaine, et dites-moi si tout ce qui s'est passé vous étonne, si cette folie funéraire doit surprendre dans une ville qui a connu la « folie obsidionale. »

Surtout n'oubliez pas ce que je vous disais dans notre dernière causerie, du défaut qui nous perd : l'exagération. Elle a, cette fois, triomphé sur toute la ligne et je voudrais vous le bien montrer pour vous en guérir. Ah ! certes, elle peut aller loin quand elle a pour cortège les badauds, d'un côté, les poseurs de l'autre ; nous l'avons bien vu le 1<sup>er</sup> Juin.

Vous souvient-il de ces vers d'*Esther* ? (Qu'on me pardonne de citer Racine à propos des funérailles de Victor Hugo.)

Dis-moi donc : que doit faire un peuple magnanime  
Qui veut combler d'honneurs un défunt qu'il estime ?

Ne donne point de borne à ma reconnaissance ;  
Mesure tes conseils sur ma vaste puissance.

A cette question posée par Assuérus, c'est-à-dire par le Gouvernement, les *Aman* de la « commission des obsèques » ont répondu, il faut le dire, d'une façon grandiose. Il me paraît évident qu'on ne pouvait faire mieux et je crois pouvoir affirmer qu'à partir de Clovis jusqu'au dernier jour où le nom de France retentira dans le monde, aucun des fils de cette nation, quel qu'il soit, n'a été et ne sera entouré d'une pompe semblable dans son cercueil. L'imagination se refuse à entrevoir quelque chose de plus grand dans la démonstration, tandis qu'on peut se figurer, après tout, un citoyen encore plus digne de récompense.

Supposons (Dieu me préserve de voir là autre chose qu'une hypothèse fantastique), supposons que, d'ici à un mois, un général touché par l'aile de la Victoire reprenne, en un seul combat, les provinces perdues, qu'il pousse ses conquêtes jusqu'au Rhin, qu'il franchisse le fleuve, qu'il vole jusqu'à Berlin, qu'il passe la charrue sur l'emplacement de la ville et qu'il soit surpris par la mort au moment où il arrivait aux portes de Paris, ramenant derrière lui un empereur et son ministre captifs. J'aime à croire qu'on accordera des obsèques nationales à ce grand homme. Mais je défie qu'on puisse trouver, pour son corps, un catafalque comparable à celui où Victor Hugo a dormi sa dernière nuit. Quelle veillée funèbre sous cet arc triomphal le plus beau qui soit au monde, avec Paris tout voilé de crêpes prosterné aux pieds du mort, et des centaines de milliers d'hommes venant y jeter

des fleurs ! Cherchez, inventez, combinez quelque chose de plus sublime, car je déclare que c'était sublime. Trouvez une idée pour enchérir, un détail, si léger soit-il pour augmenter cette pompe. Vous ne découvrirez rien, si ce n'est peut-être, ces hécatombes de victimes humaines dont l'histoire nous raconte l'immolation aux pieds du bûcher de quelques grands rois barbares. Oui, j'en conviens. Le spectacle de Sarah Bernhardt, dans ce costume de Dona Sol qu'elle portait si bien, égorgée par la main du ministre des Beaux-Arts sur la première marche du cénotaphe eût donné à la scène un caractère de majesté antique fait pour séduire les amateurs de tragédie.

Parlons sérieusement. Il a manqué là une seule chose : un crucifix et c'est vraiment dommage. Ce n'est rien, et c'est tout, car Dieu est un invité qui en vaut bien un autre. Voilà de quelle façon le général dont je parlais tout à l'heure pourrait « se rattraper ». Un affût de canon pour corbillard, un prêtre derrière avec l'eau bénite, une voix d'enfant de chœur chantant : « *dona ei requiem !*, une femme fidèle et aimée pleurant de vraies larmes, je ne désire rien de plus pour mon héros.

Et surtout qu'on lui donne comme sépulture, au lieu d'une église *expropriée* à son usage, la fosse du pauvre, six pieds sur trois, avec le tertre de gazon et la croix de sapin. Dans ce cortège de l'autre lundi, le départ était grandiose, exagéré à coup sûr ; mais l'exagération poussée à ce point devient sublime, je le disais. Quant à l'arrivée, oh ! que c'était triste ! Figurez-vous un fleuve immense sorti des sommets sacrés de l'Olympe et s'allant jeter dans une citerne sans issue. Un caveau funèbre, même aussi spacieux que le Panthéon, n'est plus qu'un réservoir d'ossements — un réservoir sans ouverture — quand la croix n'y désigne pas, de ses bras augustes, la route mystérieuse par où cette poussière s'échappera un jour. Hélas ! d'autres ossements, déjà, sont sortis du Panthéon, mais par la mauvaise porte, point par celle qui conduit *là haut*.

Et maintenant, que reste-t-il de tout cela ? Aussi vite qu'elle avait monté, la monstrueuse marée humaine est descendue, laissant un cercueil et quelques couronnes là où fut l'image entourée de cierges d'une pauvre gardeuse de troupeaux. C'est ainsi que j'ai vu les grands flots d'équinoxe envahir les jardins de la côte et laisser une carcasse de navire là où fleurissait une touffe de lys. Sous ces larges voûtes, elle paraît encore plus petite, la pauvre épave couverte de velours noir, que les Anglais munis des tickets circulaires de Cook viendront visiter curieusement.

Le temps purifie tout, comme le feu — cet autre grand destructeur. Avec le temps, on oubliera les exagérations, les folies, les exploitations, les déguisements, la mise en scène de ces obsèques qui n'avaient rien du calme de la mort. On oubliera la vareuse, le képi, les discours politiques, les lettres bizarres, les grandes paroles à sensation. Le clinquant, l'oripeau, la galvanoplastie, le simili-bronze disparaîtront — avec le velours du cercueil — et l'or restera tout seul. Un Victor Hugo, inconnu de nous et de lui-même, prendra place au Panthéon que le Génie se bâtit de ses mains puissantes et dont aucune révolution ne le chasse. Celui-là sera moins encensé, mais plus sincèrement admiré et, disons-le, plus connu que



celui dont le cadavre vient de faire un *plouf* ! si bruyant dans l'océan de l'éternité. Et, probablement, les petites filles de celles qui me lisent feront réciter à leurs enfants les strophes du Poète comme on nous faisait dire, à nous, les beaux vers de Lamartine, un oublié qui reviendra. Et la fillette, appuyée sur les genoux de sa mère, murmurera, en hésitant, comme un jeune oiseau qui s'essaye à gazouiller autour du nid :

Pour eux l'âme naufrage avec le corps qui sombre,  
Leur rêve a les yeux creux et regarde de l'ombre;

RIEN est le mot du sort.  
Et chacun d'eux, riant de la voûte étoilée,  
Porte en son cœur, au lieu de l'espérance ailée,  
Une tête de mort.

« Qui sont-ils, dis, petite mère, ceux qui ont la tête de mort ? »

Et maman répondra avec conviction :

« Chérie, ce sont les méchants qui ne croient pas en Dieu. Victor Hugo ne pouvait pas les sentir.

CONSTANCE

## LE FIANCÉ DE SOLANGE

(SUITE)



SOLANGE avait rougi; ses yeux, pleins de surprise, restèrent un instant fixés sur Alan; puis, ils se remplirent de larmes, et, cachant son visage dans ses mains, elle se mit à sangloter.

Pendant que sa tante cherchait à la calmer et pleurait avec elle, Alan, le front chargé de nuages, se disait qu'il avait, ce matin-là, d'étranges et pénibles missions à remplir.

Quand il se leva pour se retirer, madame de Valfontaine lui dit avec l'accent de la prière :

« Vous viendrez demain, n'est-ce pas ? »

Il vit tressaillir Solange, et sortit, après lui avoir serré silencieusement la main.

Lorsque madame de Valfontaine eut réuni ses idées un peu confuses, elle se tourna vers sa nièce, qui restait muette et accablée.

« Si j'ai bien compris Alan, il t'aime depuis cinq ans, et toi-même... »

— Oui, ma tante, nous nous aimons... Pardonnez-moi de ne vous en avoir rien dit; parler devenait si inutile !

— Et pourquoi donc ? demanda madame Pauline, qui envisageait la situation à un point de vue nouveau depuis la veille.

— Parce qu'il est protestant, vous le savez bien, ma tante... Vous-même me l'avez rappelé un jour.

— C'est vrai, mais il est si galant homme ! Je ne le jugeais pas tout à fait ainsi avant de le bien connaître. »

Solange secoua douloureusement la tête.

« Non, je ne dois pas l'épouser. Ma tante, ne m'en veuillez pas si je suis franche : la manière dont vous jugiez Alan ne fut pas la cause de mon silence... je savais que plus tard, vous l'apprécieriez mieux. Mais vous m'aviez parlé au nom de ma mère, et je croyais entendre la voix de Dieu qui me séparait de lui... Ce fut de mon plein gré que je repoussai sa tendresse.

— Mais tu le regrettes ?

— Regrette-t-on d'avoir accompli son devoir ? D'ailleurs, à quoi bon parler de ces choses... La mort ne

va-t-elle pas l'atteindre... à cause de moi ! Vous voyez bien que Dieu ne veut pas de notre mariage ! »

Et à la pensée du danger qu'allait affronter Alan, du noble dévouement d'Aimery, du deuil qui planait sur elle, Solange eut un accès de désespoir que les consolations essayées par sa tante restèrent impuissantes à maîtriser.

Une crise de larmes détendit enfin ses nerfs, et madame de Valfontaine profita de cet abattement pour obtenir qu'elle se laissât soigner. Ce choc violent, qui la frappait quand déjà sa santé était ébranlée, pouvait avoir des suites funestes ; et pendant la nuit qu'elle passa tout entière au chevet de Solange, la bonne tante Pauline pria avec ferveur et angoisse pour les trois jeunes vies qu'un même coup menaçait.

### XXII

Le soleil se levait dans un ciel d'une pureté radieuse, lorsque, le lendemain matin, Alan et Ronald sonnèrent à la porte d'Aimery.

Ils le trouvèrent assis devant son bureau, achevant une lettre.

« Pour ma mère... dit-il brièvement à sir A. Oakvil. Je compte sur vous pour l'envoyer dans le cas où cela deviendrait nécessaire. Il n'y aurait qu'elle à prévenir. »

Alan, qui savait à quel point cette mère et ce fils étaient unis par la plus sainte des tendresses, se sentit frémir à la pensée de ce qui pouvait arriver.

On causa un instant de choses indifférentes — comme il arrive quand on veut dérober aux regards étrangers une émotion puissante ; — puis, les trois jeunes gens descendirent ensemble, et bientôt, la voiture qui les attendait roula vers les bois de Meudon.

Le lieu choisi pour la rencontre était une clairière écartée et charmante ; de beaux vieux arbres l'encadraient, et leurs branches, agitées doucement par la brise, projetaient leur ombre mouvante sur l'épais gazon qui couvrait le sol. Toute la poésie des forêts, toute la fraîcheur matinale embellissaient ce joli coin de bois, but fréquent, sans doute, de gaies parties ou de sentimentales promenades.



Sous la pluie d'une abondante rosée, les senteurs printanières se dégageaient avec une intensité capiteuse. Aimery respira avec force cet air embaumé, en jetant autour de lui un long regard.

« Il fait bon ici, murmura-t-il. Quelle belle journée !

— Oui, quelle belle journée !... Saint-Yon, n'avez-vous plus rien à me dire ? »

Aimery parut hésiter.

« Non, pas encore... ce soir, peut-être... Quoi qu'il arrive, Oakvil, souvenez-vous que j'ai sincèrement désiré votre bonheur. »

Il s'arrêta un instant, puis, d'une voix plus basse :

« Je souhaite avec non moins de sincérité celui de mademoiselle d'Aulnoy : vous le lui direz... Je crus y contribuer, il y a trois ans, en lui rendant sa parole ; si je n'ai pas complètement réussi, Dieu fera sans doute le reste. »

Et ils se serrèrent la main, sentant qu'il y avait assez de générosité dans leurs âmes pour que Solange fût nommée entre eux sans amertume.

Auburn et ses amis arrivèrent sur le terrain. On se salua, puis les témoins apportèrent les épées et réglèrent les derniers détails, pendant que les deux adversaires restaient à l'écart.

D'après les conditions arrêtées la veille, le combat devait continuer jusqu'aux limites extrêmes, la gravité de l'insulte, de part et d'autre, ne permettant pas un duel au premier sang.

Aimery et Auburn furent placés en face l'un de l'autre, on croisa les épées, puis, les témoins reculèrent de quelques pas.

« Commencez, messieurs ! dit la voix calme d'Alan... »

....Un corps demeurait étendu sur l'herbe fleurie de boutons d'or et de pâquerettes ; le sang, qui tachait la toile blanche sur la poitrine, coulait lentement, emportant avec chaque goutte un lambeau de vie : Aimery de Saint-Yon le versait pour la femme qui n'avait pas voulu de son amour.

« C'est grave, très grave... dit le docteur au baronnet, en hochant la tête.

— Où allons-nous le transporter ?

— A Meudon ; il ne faut pas songer à regagner Paris.

— Quel ferrailleur que cet Auburn ! murmurait Ronald, Saint-Yon est pourtant d'une jolie force. »

Alan se taisait, le cœur oppressé par une affreuse angoisse. S'il est pénible de voir frapper mortellement un homme qui fut votre ami, la pensée que son sang vous séparera de la femme aimée rend cette impression mille fois plus terrible. Et Alan sentait que, s'il eût gardé le plus léger espoir d'épouser Solange, le souvenir qui se dresserait dorénavant entre eux l'éloignerait de lui à jamais. Mort pour elle, Aimery reprenait tous ses droits.

Suivant le conseil du docteur, on transporta le blessé dans une auberge de Meudon, et Alan s'installa à son chevet pendant que Ronald allait prévenir le colonel et remplacer son cousin chez madame de Valfontaine.

Pendant tout le jour, la faiblesse d'Aimery resta si grande, qu'il eût paru dormir, sans les mouvements nerveux qui contractaient parfois ses traits, et les gémissements étouffés qui trahissaient ses souffrances.

Pendant qu'on s'empressait autour du lit, Alan demeurait immobile, le front incliné sur sa main. Il repassait dans son esprit surexcité la scène du duel : il se demandait pourquoi le capitaine, d'une habileté supérieure à celle d'Auburn, n'avait pas mieux profité des fautes commises par celui-ci. Il y eut trois reprises ; dès la seconde, Aimery toucha l'Anglais au poignet, assez légèrement toutefois pour que le combat ne fût pas suspendu. Tout à coup, la pensée vint à sir A. Oakvil que l'officier, ne jugeant plus la partie égale, avait ménagé son adversaire : évitant de le malmenier trop rudement, et obligé de parer à ses très vives attaques, il perdait ses avantages et devait finir par succomber.

Cette hypothèse devenait très plausible, étant donnée la chevaleresque générosité d'Aimery.

Mais un autre incident, bien plus inexplicable, portait le trouble dans l'âme du baronnet. A la chaînette aperçue au cou du blessé, lors du pansement, étaient suspendues une petite croix et une bague de femme, dont le brillant, serti d'or pâle, ressemblait étrangement à celui porté par Solange, pendant ses fiançailles.

Comment se trouvait-il sur Aimery, après avoir été perdu à Raimbois ?

Vers le soir, Alan était seul dans la chambre, quand une voix faible prononça son nom ; Aimery le regardait de ses grands yeux brillants de fièvre.

« Je vais mourir, n'est-ce pas ? demanda-t-il avec un demi-sourire tranquille.

— Vous êtes dangereusement blessé ; pourtant à votre âge...

— Ne me trompez pas, mon ami ; je me sens très mal, et c'est pour cela que je veux vous parler.

— Demain... attendez encore... Ce soir, le plus grand repos vous est nécessaire.

— Je ne crois pas que parler puisse me faire beaucoup de mal dans l'état où je suis... et cela vous fera peut-être du bien de m'entendre. »

Craignant de le contrarier, Alan s'agenouilla près du lit, de manière à rapprocher son oreille des lèvres du mourant.

« Alan — pour la première fois il lui donnait ce nom familier — qu'avez-vous pensé le jour où je vous remis la lettre... la lettre que vous savez, pour mademoiselle d'Aulnoy ? »

Bien que cette question inattendue troublât le baronnet, il répondit d'un ton calme :

« J'ai pensé que vous me cachiez quelque chose ; mais je vous estimais trop pour ne pas respecter vos motifs, même quand je ne les comprenais point.

— Oui, je vous cachais une chose douloureuse, qu'alors je ne pouvais pas vous dire... maintenant, peu importe... Je préfère qu'il ne reste pas d'arrière-pensée dans votre esprit ; et mademoiselle d'Aulnoy aussi se souviendra peut-être de moi avec moins d'amertume, quand elle saura ce que j'ai souffert... »

Il s'arrêta un instant, soit qu'il fût épuisé, soit qu'une dernière hésitation fermât ses lèvres ; puis, d'une voix plus basse encore, et avec une indicible mélancolie :

« Vous rappelez-vous le jour où, à Raimbois, vous annonciez ma mort à ma fiancée ? »

Alan fit un signe.

« Vous vous croyiez seul avec elle... Moi, qui sor-



tais de l'ambulance et venais dans l'espoir d'entendre parler d'elle, j'étais non loin de vous, et j'écoutais sans le vouloir, sans avoir la force de me montrer... Ce fut mal, je le sais, mais vous voyez que je m'en confesse. J'appris qu'elle ne m'aimait pas, et je devinai qu'elle en aimait un autre... Je compris aussi — Oh ! un mourant peut tout dire — je compris qu'elle seule vous rendrait heureux.

— Et vous vous êtes retiré... Oh ! Aimery...

— Pouvais-je agir autrement ? Non, ne me croyez pas héroïque... vous ne vous doutez pas à quel point je vous ai un instant haï !... J'ensevelirais avec moi cette vieille histoire, si je ne désirais vous adresser une question... Je pense que, dans la position où je me trouve, vous ne la jugerez pas indiscrete.

— Je répondrai à tout ce que vous voudrez.

— Pourquoi n'épousez-vous pas mademoiselle d'Aulnoy ?

Le visage d'Alan devint plus livide que celui du blessé.

« Elle m'a refusé.

— Pourtant, elle vous aime ?

— Oui, murmura le jeune homme, trop bouleversé pour garder conscience de sa cruauté.

— Je sais alors ce qui vous sépare... je le pensais parfois... Que Dieu vous vienne en aide, Alan ! »

Puis, après une pause, et d'une voix dont les inflexions prenaient une douceur infinie, Aimery ajouta :

« La mort qui m'a frappé ce matin n'est pas celle que j'eusse choisie, comme chrétien et comme soldat... Mais si Dieu daigne me pardonner et accepter le sacrifice de ma vie, je le lui offre de grand cœur pour votre bonheur à tous deux.

— Aimery, Aimery, c'est impossible... Quand elle saura ce que vous avez fait, votre souvenir lui restera trop cher... Comment penser à moi après vous ?

— Non, mon ami, elle ne vous en aimera pas moins ; seulement, elle apprendra que moi aussi, j'étais peut-être digne d'elle... »

Et sentant se mouiller la main sur laquelle Alan inclinait sa tête, il attira vers lui l'Écossais et le baisa au front.

Puis, il ferma les yeux, accablé par l'effort qu'il venait de faire, et un silence profond régna dans la chambre...

### XXIII

Solange est seule dans son appartement ; elle lit une lettre qui captive toute son attention, puis réfléchit si longuement que la nuit descend autour d'elle, sans qu'elle songe à demander de la lumière.

Voici les quelques lignes qui l'absorbent à ce point :

« Ne m'en veuillez pas de quitter Paris sans vous voir, ma chère Solange. Peut-être mon absence sera-t-elle courte, et alors, j'irai chercher mon pardon au retour ; peut-être, au contraire, sera-t-elle bien longue, si longue qu'il vaudra mieux m'oublier comme on oublie les morts.

« Les nouvelles apportées chez vous par Ronald restant sans doute incomplètes, je ne veux pas m'éloigner sans vous mettre au courant de la situation à laquelle vous avez daigné vous intéresser.

« Vous savez que le second duel n'eut pas lieu. L'adversaire de M. de Saint-Yon, effrayé de son sanglant triomphe, et peut-être — quoique cette supposition paraisse invraisemblable — touché de quelque remords au souvenir de la manière dont sa victime l'épargna, Auburn, dis-je, m'adressa des excuses si humbles, une rétractation si complète de sa calomnie, que je dus me déclarer satisfait. Il a quitté Paris, dit-on : je suppose qu'il n'y reparaitra plus.

« M. de Saint-Yon ne mourra pas, et j'en bénis le ciel ; les hommes comme lui sont trop rares pour que l'on ne désire pas les garder sur cette terre. Il a envoyé sa démission et se rendra en Vendée lorsque les soins de sa mère auront achevé, non de le rétablir — la convalescence sera longue — mais de le mettre en état de voyager.

« Quant à moi, Solange, je vais m'éloigner, comme je vous le disais en commençant. J'éprouve le besoin de respirer pendant quelque temps un autre air, mais ce n'est pas ma santé physique qui le réclame.

« Au revoir, s'il plaît à Dieu, et croyez-moi toujours, etc... »

« ALAN OAKVIL. »

Cette lettre relue si attentivement, ne portait cependant pas une date récente ; il y avait trois mois qu'elle se trouvait entre les mains de Solange.

Depuis cette époque, plus de nouvelles du baronnet ; et la jeune fille, tout en s'étonnant un peu, n'éprouvait cependant pas la torturante impression qu'elle n'avait que trop connue. Il lui semblait qu'en traçant ces lignes si mesurées, Alan gardait une arrière-pensée dont la réalisation pouvait éclairer leur avenir. Elle n'osait approfondir cette idée qui ressemblait à un instinct intime ; et parfois, elle se jugeait folle ou insensible de ne pas ressentir plus d'angoisse ; mais quoi qu'elle fit, la phrase où Alan laissait entrevoir la possibilité d'un prompt retour gardait pour elle de consolants sous-entendus.

Elle avait tant souffert, elle conservait au cœur tant de jeunesse, qu'espérer devenait pour elle un besoin impérieux. La dernière crise — la plus violente — qui pouvait la briser, relevait peut-être son énergie. Qui osera se vanter de connaître les mystérieux ressorts qui font agir l'âme humaine, l'âme féminine surtout ?

Un léger coup frappé à sa porte arracha la jeune fille à ses réflexions. Se levant vivement, elle ouvrit à sa tante, dont la physionomie, éclairée par la lampe qu'elle portait, offrait quelque chose d'heureux.

« Dans l'obscurité, Solange ? Pourquoi ne viens-tu pas au salon ?

— J'allais m'y rendre.

— Savais-tu qu'il y eût quelqu'un ?

— Non, ma tante.

— Eh bien ! accompagne-moi. »

GEORGES DU VALLON.

(La fin au prochain Numéro.)

Explication de l'Énigme du 31 Mai : Tonnerre.

A ce numéro sont joints la gravure coloriée 4524, et le patron découpé du corsage de la toilette de château — figurine, page 211.



**Matinée en surah rose chair, ornée de galon ancien crème brodé en soie de couleur.** — Jup<sup>e</sup> en taffetas avec un plissé en surah, et seconde jupe en surah montée aux lés de derrière par des plis creux. Devant, le galon décrit des créniaux, et dans l'intérieur de la dent se monte un pli-cornet dont l'étoffe est arrêtée sous le galon et dans le bas par un bouton. Casaque ajustée, se ferme de côté en abattant l'angle de l'encolure; ce côté forme un angle, puis tombe droit; il est dépassé par l'angle de la basque qu'il cache en partie. Un galon suit le contour et couvre le col droit. Manche pagode avec un galon posé à cheval sur la couture intérieure.

**Déshabillé de campagne.** — Déshabillé en voile bleu combiné avec une soie japonaise rose de Chine brodée. Sous-jupe en taffetas, au bas un plissé en voile bleu, puis deux biais doubles, étagés en soie de Chine. La jupe en voile bleu est froncée au tour de taille et plissée derrière, elle s'arrête au second biais. Casaque ajustée avec la basque formant des plis couchés. Dans l'intérieur un fichu en soie de Chine, ouvert à l'encolure, se rejoint sous une pièce à col droit qui remplit le décolleté. Ce fichu se prolonge en deux pans pincés, à l'extrémité, par un nœud en satin bleu. Une manche large serrée sous le coude et terminée par une dentelle.



Déshabillés de campagne, de madame Turle, 8, rue de Clichy.



Explication du patron découpé.

1, Devant uni. — 2, Devant plissé. — 3, Dessous du bras. — 4, Petit côté du dos. — 5, Dos. — 6, Chemisette froncée. — 7, Basque plate devant être plissée. —

8, Manche. — 9, Poignet de la manche. — 10, Col droit.

Le patron emploie 4 mètres d'étoffe en 60 centimètres de large. Les lignes pointillées répondent aux traits à la roulette du patron découpé, et les lettres de raccord aux coches. Les flèches indiquent le droit fil.

Le corsage se compose d'un devant plat sur lequel se pose un devant plissé. A celui-ci former les plis, le réunir à la couture de l'épaule, partie comprise entre la ligne pointillée biaisée et le bord de l'entourure; il suit la ligne biaisée jusqu'à la ceinture et dégage ainsi le devant qui est orné de la chemisette 6, froncée aux deux bords. On pose le col droit. Pour la basque, tailler une bande de 2 mètres de longueur sur 25 centimètres de hauteur (moitié), la plisser de larges plis pour la réduire à la dimension du patron découpé qui servira à l'échancrer au bord supérieur, bord qui se monte dans la ceinture. La manche d'un seul morceau se plisse dessus, aux bords supérieur et inférieur, à celui-ci un pli en plus au-dessous. Monter le poignet qui se boutonne extérieurement. Trois coques en ruban tombent en épaulette sur le haut de la manche.

Le devant uni, la chemisette et le poignet de la manche se font en faille française, et le corsage en tissu de laine dentelle ou à jour. Ce corsage peut se porter comme casaque sur toute espèce de jupe s'il est de couleur neutre comme les tons leurre, beige, fauve ou gris. (Voir la figurine, page 211.)